

Plusieurs députés français menés par Alain Peyrefitte (député et ministre dans plusieurs gouvernements français) rencontrèrent le Prince Sihanouk à Pékin. L'article fut publié le 3 Mai 1975 mais l'entretien eut lieu lors d'une mission parlementaire française en Chine (probablement celle de Juillet - Aout 1971) La conversation fut répétée au ministre français des Affaires étrangères, Maurice Schumann et au Président français Pompidou.

[Cliquez sur la photo pour voir le texte](#)

**LEVEMENT**

**«LE COMMUNISME ME DIT SIHANOUK, JE N'AI PAS LE CHOIX...»**  
Alain Peyrefitte examine la situation du Cambodge après l'effondrement de Lon Nol et raconte l'entretien qu'il a eu à Pékin avec Sihanouk, en exil là-bas comme de Gaulle à Londres.

La 1<sup>re</sup> septembre 1966, à Phnom Penh, capitale du Cambodge libre et en paix, le général de Gaulle condamnait publiquement (après l'avis fait confidentiellement depuis 1960 sans être de suite du monde entendu) l'intervention militaire américaine au Vietnam. A cette politique, qu'il devait voter à la catastrophe, il opposait l'exemplaire politique de neutralité maintenue depuis 1954 par le jeune chef d'Etat qui l'accessionnait : le prince Norodom Sihanouk.

Aujourd'hui, la catastrophe annoncée est bien là. Elle a fondé sur le Sud-Vietnam. Elle englobe le Cambodge.

Les Américains avaient soutenu la personnalité de Norodom Sihanouk. Après l'avoir chassé, et ainsi jeté dans les bras des khmers rouges qui, jusqu'ici, le combattant de son, les affaires tournent mal, cherché à le séparer d'eux. Pêché perdu : ils l'avaient jeté aux khmers rouges et à la vie et à la mort », selon son expression.

J'ai rencontré le prince à Pékin, où il était réfugié après le coup d'Etat perpétré contre lui pendant qu'il était à Moscou.

Les Chinois l'avaient magnifiquement installé dès 1971 dans l'ancien ambassade de France. Il avait fait de ce complexe palais le centre de la résistance cambodgienne. Il me reçut chaleureusement, en compagnie de Manrique Pagnos et d'Albert Marquet. Pendant deux heures, inlassablement, il nous montra, avec ses lunettes égarées, ses éclats de voix, ses pitoyables inventions verbales, que rien n'entraînait sa détermination.

mais n'est accueilli comme les Anglais l'avaient accueilli : je suis bien sûr, je ne suis pas une bonne, pas plus qu'il n'était celui des Anglais.

Les Khmers rouges sont communistes, tu le remarques ? C'est vrai, mais ils sont obligés de passer par moi, parce que, j'invoque la République, ils ont besoin de moi et je sais que le Cambodge a besoin d'eux. Je le dis à ce peuple cambodgien, et il me croit.

— Mais vous devriez reconnaître, Monsieur ?

— Non, mais je pense que, dans notre Sud-Est asiatique, le communisme a du bien. Vous voyez bien ce qui se passe en Chine. Vous voyez bien que le communisme, lui, ça marche ! Pourquoi ça ne marcherait pas au Cambodge ? D'ailleurs, il n'y a pas de choix. Après ce qu'on fait les Américains, la seule possibilité, c'est là.

Fidel Castro, à La Havane, disait une fois à peu près le même langage : « Je n'aurais jamais été marxiste-léniniste, mais le khou des Américains m'a enlevé toute autre possibilité que celle-ci. »

Norodom Sihanouk nous invitait à prendre nos baguettes d'entrée pour entrer dans les pièces de réception. Il respect, absolument singulier : « Agreez la victoire, je ne resterais pas que six mois. Ça n'a pas d'importance. J'aurai fait mon devoir. J'aurai dirigé le pays. J'aurai libéré ma patrie. Je pourrai donc aller De Gaulle sans plus n'être pas resté. Si les Khmers rouges obtiennent pouvoir le passer de moi, quand l'enfer...

... la corruption, le larcinisme. On vend son âme pour des dollars. Mais à quel prix ? Quel bonheur est-ce ? Nous étions dits pauvres et nous ne le savons pas. Mais nous, nous le savons et nous sommes la force pour nous venger. Les Américains font détester la pauvreté, parce que tout ce qu'ils symbolisent est détesté. »

Les baguettes déposées parfaitement dans mes souliers, quelques morceaux de viande sautée : « Phnom Penh, repêché, s'est vengé dans la collaboration. C'est une plaie inférieure sur le visage pur du Cambodge. La reine mère, qui m'a abandonné quand j'avais le...

... les Khmers sont tous enfants, je le fustigerais avec l'indignation. »

La prophétie, évidemment, s'est réalisée en grande partie. Lon Nol a échappé au piège de l'excubation, mais son fils, le prince, Phnom Penh sera lui et bien humilié, vide de son âme. Et Sihanouk va mettre sa dignité et son crédit au service du communisme, peut-être sans illusion exagérée sur la durée et la nature de son rôle.

Il n'avait précisé, avec son goût du paradoxe qui ne faisait qu'habiller ses pensées profondes : « Je n'en veux même pas aux Américains. Ils avaient été les agents de la Providence. Ils avaient permis au Cambodge de se régénérer. Mais j'en veux à la France. Notre pays... »



**D**ans le cadre de sa mission parlementaire en Chine, Alain Peyrefitte a rencontré le prince Sihanouk à Pékin.